



HAL
open science

Pour une anthropologie du matériel

Marie-Pierre Julien, Céline Rosselin-Bareille, Jean-Pierre Warnier

► **To cite this version:**

Marie-Pierre Julien, Céline Rosselin-Bareille, Jean-Pierre Warnier. Pour une anthropologie du matériel. Marie-Pierre Julien; Céline Rosselin-Bareille. Le sujet contre les objets... tout contre. Ethnographies de cultures matérielles, CTHS, pp.85-110, 2009, 978-2-7355-0705-4. <hal-04670932>

HAL Id: hal-04670932

<https://hal.science/hal-04670932v1>

Submitted on 13 Aug 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

CHAPITRE 2

Pour une anthropologie du matériel

Marie-Pierre Julien,
Céline Rosselin
et Jean-Pierre Warnier

Rien ne saurait mieux introduire ce chapitre en forme de manifeste que les paroles prononcées par Marcel Mauss en 1934 devant la Société de Psychologie – un Mauss agacé par son incapacité à construire en objet anthropologique une masse de faits hétéroclites, en quelque sorte mis en tas, et surmontés d'une pancarte portant le mot « divers ». Voici la publication qu'il en a faite en 1936 :

Il y a toujours un moment où la science de certains faits n'était pas encore réduite en concepts, ces faits n'étant pas même groupés organiquement, on plante sur ces masses de faits le jalon d'ignorance : « Divers ». C'est là qu'il faut pénétrer. On est sûr que c'est là qu'il y a des vérités à trouver : d'abord parce qu'on sait qu'on ne sait pas, et parce qu'on a le sens vif de la quantité de faits. Pendant de nombreuses années, dans mon cours d'Ethnologie descriptive, j'ai eu à enseigner en portant sur moi cette disgrâce et cet opprobre de « divers » sur un point où cette rubrique « Divers », en ethnographie, était vraiment hétéroclite¹.

Mauss avait fini par comprendre, explique-t-il, que ces « faits divers » relevaient tous de ce qu'il baptisa du nom de « techniques du corps ». Plus de soixante dix ans après la conférence de Marcel Mauss et sa publication, on peut pasticher la suite de son texte en la transposant du corps aux choses matérielles :

Je savais bien que les récipients, les bols, par exemple, toutes sortes de choses de ce type sont spécifiques à des sociétés déterminées ; que les Polynésiens ne se servent pas de leurs maisons comme nous, que ma génération n'a pas construit ses habitations comme la génération actuelle le fait. Mais quels phénomènes sociaux étaient-ce ? C'étaient des phénomènes sociaux « divers », et, comme cette rubrique est une horreur, j'ai souvent pensé à ce « divers » (J.-P. Warnier, d'après M. Mauss, *ibid.*).

Les auteurs du présent ouvrage estiment qu'en ce début de 21^{ème} siècle, les choses matérielles constituent un tas de faits sociaux « divers » qu'il convient de nommer, de mettre en ordre, et d'analyser². Par choses matérielles, nous entendons l'ensemble des milliards d'objets dont s'entoure le genre humain au quotidien : les stylos, plumes, crayons, papiers, sièges, habitations, mobilier, téléphones, éventails, instruments de musique. Tout cela peut être subsumé sous le terme de « culture matérielle », bien que cette rubrique, pour paraphraser Marcel Mauss, soit « une horreur »³. Nous tenons donc que le matériel – la culture matérielle –

¹ M. Mauss, 1936/1950, p. 365-366.

²Le lecteur pourra situer nos travaux à l'opposé de ceux qui caractérisent d'emblée notre époque par la dématérialisation des technologies du quotidien projetées dans le « virtuel ». Nous pensons avec L. Raineau (2004) qu'il n'y a pas de dématérialisation de la monnaie ; avec M. Roustan (2007) que les jeux vidéo sont bien une culture matérielle engageant le corps ; avec M. Ferraris (2006, p. 62) que, si les objets comme le téléphone portable sont plus petits et moins lourds qu'une livre de jetons nécessaires pour téléphoner, ils n'en sont pas moins pleinement matériels, etc.

³L'expression de « culture matérielle » fait à juste titre difficulté pour un certain nombre d'ethnologues. On peut citer en exemple les vitupérations de J.-P. Digard (2004) : « Il se trouve encore, en ce début du XXI^e siècle, des universités, et non des moins prestigieuses, pour inculquer aux étudiants en ethnologie la notion de « culture

est encore largement scotomisé par les sciences sociales en général, et par l'ethnologie en particulier, dont les objets privilégiés sont les systèmes de parenté, les mythes, les rites, la religion, la magie, les représentations, au mieux les techniques.

Le propos, direz vous, mérite d'être nuancé. N'est-ce pas le matériel qui retient l'attention de R. Barthes (1957) dans ses *Mythologies* (la DS 19, les lessives, le lait, le vin rouge) ? N'est-ce pas du matériel que traite B. Latour (1990) lorsqu'il analyse les collectifs humain/non humains ? N'est-ce pas par un « retour aux choses » que A. Appadurai (1986) introduit son ouvrage sur *La vie sociale des choses* ? Et ces auteurs sont loin d'être seuls à s'intéresser à la matérialité du social.

Alors, oui, l'objection mérite considération. Pourtant, à côté de toutes les pistes déjà explorées avec succès dans ce domaine, il en reste une – essentielle – que nous essayons de baliser. Il nous faut donc maintenant esquisser ce qui a été fait dans ce domaine, et, dans la foulée, exposer notre propos.

Le matériel : signe, acteur, autre ?

Dire que des faits sociaux importants se cachent derrière les choses matérielles n'a rien de nouveau. Qu'on se reporte à Karl Marx. Nous allons donc examiner trois paradigmes plus ou moins récents qui ont été produits afin de prendre en compte les choses matérielles. Nous nous contenterons de ces paradigmes exemplaires qui considèrent respectivement l'objet comme signe, comme acteur, et comme autre du sujet ; pour un traitement plus systématique des différentes approches de la culture matérielle, –de la sociologie et de l'anthropologie des techniques à celles de la consommation notamment–, nous renvoyons le lecteur au livre qui lui est consacré par M.-P. Julien et C. Rosselin⁴.

L'objet peut être considéré comme un signe dans un système de communication ou de connotation. Selon qu'un sujet porte une cravate ou un col roulé, il ne connotera ni ne communiquera le même contenu sémantique. C'est codé. De R. Barthes à J. Baudrillard (1968, 1972), de C. Lévi-Strauss (1975) à M. Douglas (1971), cette ligne d'analyse a été explorée avec l'immense succès que l'on sait. Ce succès déborde largement du cercle des chercheurs en sciences humaines et sociales puisque le design industriel et la publicité sont en partie fondés sur une sémiologie des choses. Non seulement ça marche, mais ça peut rapporter gros.

Tel un filet, ce paradigme ramasse la « valeur signe » des choses, mais laisse en résidu leur matérialité. Il s'inscrit dans ce que l'on peut appeler « l'effet Magritte ». Magritte exécute une série de tableaux représentant une pipe, sur chacun desquels il écrit « ceci n'est pas une pipe » (cf. Foucault, 1973). Il a raison⁵. Pour s'en apercevoir, il suffit de prendre le tableau de

matérielle », cinquante ans après que Leroi-Gourhan ait montré l'absurdité de cette expression qui suggère une coupure entre une activité manuelle et une activité intellectuelle ou spirituelle des sociétés ». L'argument serait recevable si la « culture matérielle » désignait un concept plutôt qu'un tas de faits « divers » sur lesquels il convient, comme le dit Mauss, de planter un « jalon d'ignorance » afin de les classer puis de les analyser. L'expérience montre que, tant qu'on n'a pas désigné une zone d'ignorance comme les « techniques du corps » ou la « culture matérielle » celles-ci ne sont pas identifiées et ne suscitent pas de recherche. Il faut mettre des pancartes, qui ne sont pas des concepts. Au regard des « techniques du corps », J.-P. Digard pourrait dire que cette expression « suggère une coupure entre une activité corporelle et une activité intellectuelle ou spirituelle des sociétés », et opposer ainsi Leroi-Gourhan à son maître Marcel Mauss. N'y aurait-il pas là une belle « absurdité » ?

⁴ M.-P. Julien et C. Rosselin, 2005, p. 9-66.

⁵ Barthes était bien conscient de ce décalage lorsqu'il s'est intéressé à la photographie qui n'est pas l'objet, ni même sa copie mécanique : elle transmue l'objet qu'elle prend (cf. P. Bonnin, 1989).

la pipe, d'essayer d'y bourrer du tabac, d'y mettre le feu, et de respirer la fumée au risque de s'intoxiquer. Un tableau réel et une pipe à tabac réelle ne peuvent se substituer l'un à l'autre comme partenaires d'un sujet dans l'action, c'est-à-dire dans des conduites sensori-motrices réelles. Disons qu'ils peuvent avoir la même « valeur-signe » en ce qu'ils représentent la même chose (pas tout à fait cependant) sans avoir la même « valeur praxique ». Le structuralisme, la sémiologie, l'ethnologie des représentations laissent tous en résidu la valeur praxique des choses⁶.

Cette « valeur praxique » est plus restreinte que ce que J. Gibson (1979), puis C. Knappett⁷ appellent *affordance*. Pour ceux-ci, l'*affordance* d'une bouteille en verre désigne tout ce que l'on peut faire avec, par exemple s'en servir de conteneur, de projectile, de rouleau à pâtisserie, de chandelier, etc. Par « valeur praxique », nous entendons le fait que toute culture motrice est étayée sur une culture matérielle qui lui correspond. On peut en effet se servir d'une bicyclette comme d'une barrière, mais cela ne fait pas partie de la culture motrice habituelle de la bicyclette, et par conséquent de sa « valeur praxique ». Nous ne nions pas le fait que les objets soient constamment détournés de leur usage habituel, réinterprétés et transférés d'une technologie à l'autre. Ces phénomènes méritent analyse. Mais, dans le présent manifeste, nous souhaitons mettre l'accent sur leur rapport habituel aux conduites sensori-motrices qui possède des effets d'identification et de co-construction du sujet et de l'objet. Ou encore, nous nous proposons de construire un programme de recherche qui capture la valeur praxique tout en l'articulant à la valeur signe des choses.

Deuxième exemple : les arguments de B. Latour (1990) se fondent sur une analyse –non du sujet– mais de l'acteur et de l'action. La notion d'acteur s'est forgée dans les sciences sociales à partir des travaux de Max Weber et de l'analyse dite « compréhensive » des choix d'action effectués en fonction des données de la situation, des effets de socialisation de l'acteur, de sa rationalité limitée et de ses calculs d'optimisation. L'acteur peut être individuel, ou, par agrégat des choix individuels, il peut être collectif. (cf. R. Boudon et F. Bourricaud⁸). A titre heuristique, B. Latour part d'un présupposé de traitement « symétrique » de tous les acteurs. En d'autres termes, dit-il, on doit se poser les mêmes questions à l'endroit de chacun d'entre eux. Si l'on s'interroge sur les biais idéologiques des adversaires de Louis Pasteur, il faut en faire autant à l'égard de celui-ci. A l'intérieur des « collectifs humains-non humains » que sont par exemple les laboratoires de recherche, Latour étend cette exigence aux non humains par souci de symétrie. Il constate alors qu'il existe des effets spécifiques qui ne peuvent pas être attribués aux humains et doivent l'être aux non humains. En conséquence, les non humains, eux aussi, doivent être considérés comme des « acteurs ». Cette conclusion a donné lieu à bien des controverses. Elle présente le grand mérite à nos yeux de loger les choses (en particulier les dispositifs techniques) au cœur de l'analyse socio-anthropologique au lieu de les réduire à de la logistique dépourvue de pertinence. Elle laisse cependant un résidu non analysé. C'est celui de la prise sensori-affectivo-motrice des sujets sur la culture matérielle successivement incorporée et désincorporée. Nous ne pensons pas que les objets soient des acteurs. Seuls les sujets le sont. Par contre, dans leur phase d'incorporation, les objets participent à l'action du ou des sujets qui font corps avec eux et qui s'identifient par la co-construction de cette chimère aux capacités étendues que sont un humain-vélo ou un humain-laboratoire.

Troisième exemple : celui de B. Blandin (2002) qui, comme nous, déplore l'incapacité de la sociologie contemporaine à prendre en compte les choses. Mais sa réflexion trouve un point de départ dans une définition de l'objet empruntée au psychanalyste S. Tisseron (1999)

⁶ H. P. Hahn (2005) consacre un chapitre entier de son *Materielle Kultur* aux « significations des choses » en faisant également référence au tableau de Magritte (p. 139). L'auteur souligne, lui aussi, le caractère réducteur d'une approche exclusivement sémiologique des objets en ce qu'elle oublie les actions humaines.

⁷ C. Knappett, 2005, p. 45-57.

⁸R. Boudon et F. Bourricaud, 1990, p. 1-15, article « action ».

pour qui, dans le développement psycho-affectif, on ne peut parler d'objet que lorsque le sujet établit une différence entre le soi et le non-soi, radicalement autre par rapport à soi⁹. Cette définition, parfaitement acceptable et opératoire dans le domaine de la psychologie clinique et de la psychanalyse, *nous semble poser problème* dès qu'on l'exporte dans l'analyse des conduites motrices car elle postule un découplage essentiel entre le sujet et l'objet dans les conduites sensori-motrices alors que c'est l'hypothèse inverse qui nous semble la plus féconde. Expliquons-nous.

Contrairement à B. Blandin, nous préférons prendre le point de départ de nos réflexions non pas dans une définition psychologique, voire psychanalytique, de l'objet, mais dans une analyse praxéologique des conduites motrices où l'on voit, à la suite de Schilder, que ce qui caractérise le rapport du sujet à la matérialité des objets, c'est la formidable capacité de couplage, de découplage, d'incorporation et d'excorporation du tandem sujet/objet matériel dans les conduites sensori-motrices. Quelle que soit la société considérée – des Pygmées Aka à la France contemporaine – la culture matérielle constitue un étayage essentiel des conduites sensori-motrices d'*Homo sapiens sapiens*, ou de ce qu'on pourrait appeler sa ou ses « cultures motrices », *alias* « techniques du corps ». C'est, avec le langage, une caractéristique propre à l'espèce humaine, qui résulte de la locomotion bipède, de la refunctionalisation des membres antérieurs, et de l'encéphalisation.

Cette perspective n'invalide pas la définition donnée par S. Tisseron, au contraire. L'incorporation sensori-motrice ne préjuge en rien des processus psychiques de négociation de l'altérité de l'objet. Le Pygmée Aka fait corps avec son arc et sa flèche. En vertu de la périphérisation de la vie psychique sur la peau et les objets incorporés, ceux-ci se mettent (temporairement) à faire partie du soi dont se distingue l'objet antilope, radicalement autre, visé par le chasseur avec l'intention de tuer. C'est ainsi, écrit Tisseron en une belle formule, que « l'esprit vient aux objets ».

Nous ferons grâce au lecteur d'une discussion plus détaillée des diverses approches de l'objet matériel, à une exception près – celle des *Material culture studies* qui se sont développées principalement – mais pas uniquement – au Département d'anthropologie de *University College London*, dont les membres animent la revue *Journal of Material Culture* et ont coordonné la publication d'un volumineux *Handbook of material culture* (C. Tilley et Al. (dir), 2006, xvii et 556 pp). Celui-ci se déploie sur trente-trois chapitres répartis en cinq parties sous les titres suivants : « perspectives théoriques », « le corps, la matérialité et les sens », rapports « sujets/objets », « processus et transformations », et enfin : « présentation (des choses et des personnes) et politique ». Le *Handbook* témoigne d'approches interdisciplinaires et ses inspirations théoriques sont multiples (marxisme, structuralisme, sémiotique, phénoménologie, « agency », études post-coloniales, etc.). Toutes ces approches nous satisfont sous certains aspects, mais laissent un résidu insuffisamment traité, relativement impensé, dont nous souhaitons nous saisir.

Un résidu : la matérialité des objets et des corps ou la valeur praxique des choses

Ce résidu est au centre de notre programme. Aussi, la prise en compte de la culture matérielle ne se limite pas à une description du décor de l'action, même si, considéré sous cet angle, un décor est susceptible de constituer un « analyseur » de certains faits sociaux, comme le montrent par exemple D. Desjeux, A. Monjaret et S. Taponier (1998). Nous proposons de considérer les cultures matérielles, du fait de leur incorporation au sujet, comme participant à la construction des sujets. Pour illustrer cette différence, prenons par exemple les travaux de S. Chevrier et C. Moreau (2002) pour la fondation MAIF, sur les rapports entre jeunes et cyclomoteurs et qui s'appuient sur des auteurs comme J.-P. Warnier, J.-C. Kaufmann, M.

⁹ S. Tisseron, 1999, p. 168.

Merleau-Ponty, L. Thévenot, L. Boltanski. S. Chevrier et C. Moreau y étudient l'entretien du véhicule par les jeunes garçons, son démontage, son remontage, sa conduite dans tel ou tel contexte... L'objet cyclomoteur y est vu certes comme un révélateur de la masculinité, mais aussi dans son couplage avec l'utilisateur, jusqu'à son incorporation par le jeune : il est engagé dans une co-construction objet-sujet. Une chose est de dire que les jeunes garçons possèdent des objets qui leur facilitent la mobilité (Y. Verdier, C. Guillaumin), une autre est de montrer comment ces jeunes se construisent en tant que garçons, puis hommes en incorporant une culture matérielle spécifique, ici celle du cyclomoteur.

De même, les travaux de A. Winance (2007), sur les rapports entre fauteuil roulant et personnes en situation de handicap, montrent que le nécessaire travail d'ajustement¹⁰ entre les corps et les objets n'est pas un simple processus de familiarisation, mais un processus de constitution, c'est-à-dire « un travail sur les liens qui unissent la personne, son corps, son fauteuil et leur monde, à travers lequel le corps et le fauteuil sont corrélativement façonnés et transformés, matériellement et émotionnellement¹¹ ».

Ce résidu est toujours constitué par la matière réelle couplée au corps en chair et en os. Certes, les sujets s'en font des représentations qui méritent analyse. Mais le couplage est si fondamental et si peu étudié que nous sommes amenés à forcer le trait pour en souligner la prégnance. Nous avons donc cherché à construire une approche qui respecte un certain nombre de pré-requis. Voici les trois principaux, qui procèdent de l'examen critique des trois paradigmes exposés ci-dessus. Il faut que ses outils théoriques et méthodologiques recueillent la « valeur praxique » des choses ; qu'ils prennent en compte le sujet en chair et en os dans son rapport sensori-moteur à des choses qui ne sont pas des acteurs, mais qui sont mises en mouvement et qui sont agissantes par incorporation ; qu'ils prennent enfin en compte les couplages et les découplages sujet/objet qui s'inscrivent dans des subjectivités.

Serrons de plus près les champs ethnographiques que nous visons, ainsi que la manière dont nous nous proposons de les aborder. Les récits d'apprentissage des métiers de forgeron, mécanicien, plombier zingueur, rippeurs, sportif ou musicien font état du travail accompli par l'apprenti tant sur sa propre sensori-motricité que sur le matériau ouvré ou les équipements. Les obstacles à l'apprentissage, ses échecs, viennent en partie des insuffisances de la compétence sensorielle du sujet, de son manque d'endurance physique, du flou de sa gestuelle, de sorte que pour agir efficacement sur la matière ou les équipements, l'apprenti doit aussi se façonner lui-même, son corps, ses mouvements. Bien entendu, on ne peut pas attribuer les échecs d'une action technique aux seules insuffisances de cette action de soi sur soi. Les failles de la matière, les erreurs de conception, les avaries de l'outillage et les incertitudes provenant de l'environnement ou des interactions entre travailleurs doivent être prises en compte. Mais, dans tous les cas, l'acquisition d'une compétence sensori-motrice par un travail de soi sur soi est essentielle au succès de l'action.

Exemple : vers 1829, le musicien Robert Schumann, qui voulait égaler les pianistes virtuoses de son temps, soumit sa main droite à des exercices de musculation, de vélocité et d'étirement, tant et si bien qu'il l'endommagea définitivement et fut obligé de se rabattre sur une carrière de compositeur, laissant à son épouse Clara le champ libre dans le domaine de l'exécution musicale. Les déboires de notre pianiste illustrent le fait que l'exercice d'une technique pianistique exige plus que la maîtrise d'une action transitive sur un instrument matériel. C'est parfois une ascèse par laquelle on se travaille afin de faire corps avec l'objet, source de gratifications ou cause d'échecs personnels qui s'inscrivent directement dans la subjectivité. Ces remarques introduisent à la thématique centrale du programme poursuivi par

¹⁰ Cette notion est au fond assez proche de celle d'incorporation au moins au niveau des résultats auxquels elles peuvent toutes deux conduire. Toutefois, la notion d'incorporation est soutenue par d'autres approches scientifiques qui concourent ensemble à la rendre plus précise, comme nous le montrons plus loin.

¹¹ A. Winance, 2007, p. 40.

le groupe *Matière à Penser* : d'un point de vue empirique, quelles sont les modalités du couplage sujet/objet, ainsi que de leur découplage ou séparation ?

Cette interrogation n'a rien de nouveau. Le champ délimité par les rapports du sujet et de l'objet a été labouré en tous sens, de G.W.F. Hegel à M. Merleau-Ponty, effaçant les frontières qui les séparent et faisant germer d'improbables « hybrides », terme employé par B. Latour (1991) pour désigner ce type de phénomène.

Mais, après des siècles de monopole philosophique sur ce champ, nous nous trouvons au début du 21^e siècle dans une situation inédite. Depuis la publication en 1945 de la *Phénoménologie de la perception*, les philosophes ont cédé presque tout le terrain de ces labours aux spécialistes des sciences de l'homme, de la société et du vivant. Les intrus ont utilisé leurs instruments et produit leurs propres récoltes, de sorte que la question qui se pose dans les années 2000 s'est décalée par rapport à la question philosophique des rapports sujet/objet. Elle se pose maintenant en termes du rapport des conduites sensori-motrices du sujet à leurs étayages matériels sur des objets faits de main d'homme et qui font culture. Certains philosophes opèrent à présent une opération de reconquête bienvenue. On peut citer dans ce sens les travaux de J.-L. Petit (1997), A. Berthoz et J.-L. Petit (2006) et de S. Gallagher (2000).

Les recherches en sciences de l'homme qui s'étalent sur l'ensemble du 20^{ème} siècle permettent d'aborder à frais nouveaux le rapport du sujet à la culture matérielle dans les pratiques motrices et de le cartographier de manière hypothético-déductive rapportée au donné empirique, et non de manière philosophique par rapport à la question phénoménologique de savoir comment le sens vient au monde par le truchement de l'être-au-monde qu'est le corps du sujet parlant projeté dans un monde matériel.

Telle est la raison pour laquelle nous estimons que l'anthropologie phénoménologique d'un D. Le Breton (1990), d'un M. Featherstone (dir, 1991) ou d'un T. Csordas (dir, 1994) a fait son temps : elle ne s'est pas affranchie de ses origines philosophiques et n'a pas entièrement basculé dans le champ des sciences de l'homme, de la société et du vivant. Elle ne parle pas du corps suant, éprouvant du plaisir, de l'inconfort et des sensations par rapport à des matérialités, mais principalement des représentations du corps, en quête de sens.

Les objets dans l'action

Le texte de M. Mauss, daté de 1936, peut être relu à la lumière des travaux de H. Head et G. Holmes (1911), de P. Schilder (1923, 1935) sur le schéma corporel, des acquis des neurosciences sur la sensori-motricité, ainsi que des travaux de A. Damasio (2000), A. Berthoz (1997) ou M. Jeannerod (1996). M. Mauss¹² avait ne pas comprendre comment un Kabyle pouvait dévaler une pente sans perdre ses babouches, ni comment les femmes pouvaient marcher en chaussures à talons hauts. Questions de culture matérielle s'il en fût. Il avait essayé, dit-il. Il avait échoué. Il ne comprenait pas. P. Schilder, par contre, possède la clé de ce mystère : les babouches sont intégrées par apprentissage à la sensori-motricité du Kabyle. Elles finissent par faire partie de sa synthèse motrice. En effet, la synthèse corporelle est essentiellement plastique et à géométrie variable.

Le corps humain ne se meut pas en apesanteur dans le vide. Dans l'espèce humaine, les conduites motrices sont étayées, du berceau à la tombe, par une culture matérielle omniprésente. Chaque société possède une ou des « cultures motrices » essentiellement ajustée à ses « cultures matérielles ». Cette « culture matérielle et motrice » inscrit dans la subjectivité tous les objets dont nous intégrons l'usage par apprentissage, et qui diffèrent d'une catégorie de sujet à l'autre, du militaire au musicien en passant par le guérisseur, le médecin ou le plâtrier. On doit à P. Schilder d'avoir mis le doigt sur l'instrument de cette inscription, qu'il nomme « image du corps » ou « schéma corporel » :

¹² M. Mauss, 1936/1950, p. 281-282.

Quand on touche un objet avec un bâton tenu dans la main, on sent une sensation à l'extrémité du bâton ; car le bâton est devenu une partie de l'image du corps¹³. Pour qu'une sensation soit nettement ressentie à l'extrémité du bâton, il faut que celui-ci soit relié de façon plus ou moins rigide au corps ; il devient alors une partie de la structure osseuse du corps et l'on peut supposer que la rigidité du système osseux est un important élément dans l'image du corps¹⁴.

Les notions « d'image du corps » (plus de l'ordre de la psychomotricité) ou de « schéma corporel » (plus somatique et statique) désignent donc le fait que nos mouvements et les segments du corps qu'ils activent ne sont pas l'addition de micro-éléments mobilisés indépendamment les uns des autres, mais un tout en mouvement, une synthèse assurée par l'actualisation d'un précâblage inné, extrêmement dense, extrêmement complexe, d'ordre anatomo-physiologique, programmée par apprentissage, investi de pulsions et coordonné par le système nerveux central. Il est régulé par des sécrétions d'hormones (ocytocine, dopamine, endomorphines), et il capte et traite simultanément un nombre incalculable de données et d'émotions.

P. Schilder constate ailleurs que l'image du corps est labile et changeante¹⁵, qu'elle dépasse les frontières de l'anatomie, qu'elle est capable « et de prendre en elle des objets, et de se répandre dans l'espace¹⁶ ».

Sur ce point précis, il convient de s'accorder quelques libertés par rapport à la lettre des écrits de M. Mauss. En voulant mettre l'accent sur le fait que le corps est le premier de nos instruments, le fondateur de l'ethnologie française force le trait¹⁷ et suggère une distinction entre les techniques du corps et les « techniques à instruments » qui suivent les premières et en découlent. Il a tendance à séparer corps et objets alors que les exemples qu'il donne les conjoignent. L'ensemble de son texte réintroduit les objets dans les techniques du corps (bêches, bottes, couvertures, oreillers, nattes, bancs, estrades, etc.) et s'accorde avec ce qu'on pourrait appeler la « révolution schilderienne » qui gomme la distinction sujet/objet dans les conduites motrices.

La théorie maussienne des « techniques du corps » nécessite un deuxième infléchissement en ce qu'elle envisage les conduites motrices sous l'angle de l'outillage : « j'appelle technique un acte *traditionnel efficace* (et vous voyez qu'en ceci il n'est pas différent de l'acte magique, religieux, symbolique)¹⁸ ».

Si l'on prend la motricité (et non les « techniques » ou l'outil) comme critère de catégorisation, toutes les conduites motrices, quelles qu'elles soient (jeux, sports, vie quotidienne, travail, technique, etc.) se fondent dans une catégorie unique, celle de l'exercice de la sensori-motricité humaine. Dans tous ces domaines, le rapport à la matérialité des objets gomme au moins ponctuellement la distinction, voire la séparation sujet/objet.

La postérité scientifique de P. Schilder est considérable. On y trouve des chercheurs aussi divers que F. Dolto (1984) sur l'image inconsciente du corps, A. Berthoz sur l'intersensorialité dans le mouvement (1997) ou même P. Parlebas (1999) sur les activités ludosportives, et bien d'autres encore qui se situent aussi bien dans le champ des sciences cognitives que des neurosciences ou de la psychanalyse. Nous pouvons mobiliser cette tradition pour analyser le rapport praxique aux objets matériels.

Si nous partons du principe qu'il n'y a pas de conduite motrice qui ne mette en jeu tout l'appareil sensoriel et qu'il n'y a pas de mise en jeu de l'appareil sensori-moteur sans que

¹³ En 1923, Schilder écrivait *Körperschema*.

¹⁴ P. Schilder, trad. fr. 1968, p. 219.

¹⁵ *Ibid.*, p. 219-220 et 228.

¹⁶ *Ibid.*, p. 228.

¹⁷ M. Mauss, 1936/1950, p. 371-372.

¹⁸ *Ibid.*, p. 371.

l'affectivité du sujet soit impliquée par la mise en branle d'émotions de toutes sortes (envie de réussir, dépit, colère, plaisir, jubilation, haine et amour des partenaires) alors notre objet se définit ainsi : il s'agit d'étudier le rapport sensori-affectivo-moteur au monde matériel, autrement dit l'implication du sujet dans la culture matérielle agie. Nous avons écrit du « sujet », et cela fait question dans la mesure où les notions les plus communément acceptées en sociologie sont celles d'acteur ou d'individu. Mais nous pensons que, là encore, il faut altérer le vocabulaire maussien pour le mettre en accord tant avec les intuitions du maître qu'avec l'épistémè contemporaine. C'est bien la notion de « sujet » qui recueille aujourd'hui l'héritage de « l'homme total » cher à Mauss.

Car en effet, cette « totalité » qui s'engage en bloc dans les conduites sensori-motrices le fait avec son corps propre, sa perception, son affectivité, ses limites, son inconscient, son inscription dans une société donnée à laquelle elle est assujettie, son passé, sa mémoire, et par rapport à une culture matérielle donnée. C'est donc plus du sujet et de sa subjectivité qu'il est question, que de l'acteur ou de l'individu. Cette affirmation, centrale pour notre propos, est en décalage par rapport à l'usage habituel des sciences sociales. De plus, elle pose maintes questions théoriques. Nous avons donc décidé de lui consacrer un chapitre séparé que le lecteur trouvera sous le titre « Subjectivité », « subjectivation », « sujet » : un dialogue (chapitre 3, *infra*).

Dans la sociologie de l'action, tout ce qui relève des conduites sensori-affectivo-motrices est enfermé dans la boîte noire des « effets de socialisation ». Si on l'ouvre, comme nous tentons ici de le faire, son contenu est si complexe et abondant qu'il se répand au dehors et déplace le centre de gravité de l'ensemble du système d'action dans la direction des sciences du vivant. On se rapproche dès lors de la notion contemporaine de « sujet », proche de ses acceptions en psychologie et dans les sciences du vivant, ayant rompu ses amarres avec les versions les plus excessives de la philosophie de la liberté fondée sur la souveraineté du *cogito*.

Or les conduites sensori-motrices du sujet – on l'a vu – comportent, à *titre essentiel*, une part de matérialité incorporée sans laquelle elles ne pourraient pas être effectuées. Ainsi, le sauteur à la perche ne peut effectuer un saut sans au moins deux éléments avec lesquels il fait corps : la perche et ses chaussures. Il lui faut également un environnement qui autorise le saut et réduit l'incertitude, ainsi que le souligne P. Parlebas (1999) : une piste, un sabot dans lequel il engage la perche, une barre, une aire de chute. Ainsi en est-il de la plupart de nos conduites motrices (mêmes celles des professions intellectuelles étayées, elles aussi, sur des matérialités aussi nécessaires que complexes). On peut mimer certaines d'entre elles en se passant des matérialités qu'elles incorporent, par exemple la couture. Le mime *fait semblant* de saisir une aiguille, d'en présenter le chas, de débobiner et de casser un fil, d'en mouiller l'extrémité dans sa bouche, d'enfiler celle-ci dans le chas, de passer l'aiguille dans l'étoffe, de tendre le fil, et ainsi de suite. Mais outre que le « faire semblant » n'a ni les mêmes implications subjectives, ni les mêmes résultats objectifs que les conduites motrices qu'il imite, il est, dans bien des cas, impossible à réaliser en l'absence du matériel lui-même. Jusqu'à un certain point je peux mimer la conduite automobile, mais jusqu'à un certain point seulement, qui est celui où je dois prendre la posture assise dans un siège baquet relativement bas. Si je m'aventurais à mimer cette posture, je tomberais au sol. En l'absence des étayages matériels de nos conduites motrices, avec lesquels nous « faisons corps », nous sommes obligés de tricher avec elles ou d'abandonner la partie.

Dans un rapport intitulé « *Faire comme si* » *n'est pas faire. Une approche sociologique et comparée des pédagogies de l'accident par simulateur dans l'aéronautique et les transports terrestres*, A. Gras et G. Dubey (1996) montrent que le projet d'un apprentissage de la conduite automobile en simulateurs est une illusion. Leur ouvrage renforce notre argument : ce n'est pas seulement parce qu'on ne peut mimer le fait de s'asseoir dans un siège baquet que ça ne marche

pas. Même si on le fait en simulateur avec un siège baquet, cela ne marche pas non plus. Il faut le réel :

Nous avons en particulier compris que les procédures d'urgence apprises et répétées en simulateur n'étaient assimilées et restituées en vol qu'en vertu d'un savoir ou d'une pratique préalable du temps, de l'altérité. Cette pratique du temps, de l'imprévu, de l'accidentel, de l'irrégulier, que nous avons aussi appelé « art de faire », s'acquiert quant à elle dans le réel et au terme d'un long parcours¹⁹.

De même, C. Moricot (2007) rapporte l'anxiété des pilotes d'avions automatisés devant la diminution des retours sensoriels²⁰. Enfin, M.-C. Pouchelle (2007) constate que la robotique en chirurgie cardiaque ne permet pas au chirurgien d'évaluer correctement le travail accompli, en l'absence de « retour de consistance »²¹. A elle seule, la perception visuelle du geste ne suffit pas.

Les travaux de neurologues comme V.S. Ramachandran et ses collaborateurs sur le membre fantôme confirment l'importance de la matérialité de l'objet dans l'action. Certains membres fantômes continuent de faire souffrir ceux qui en ont été amputés et les neurologues ont cherché à soigner ce symptôme. Il a été montré que la douleur du membre fantôme s'accompagne d'une persistance de la perception des objets (montre, bague, chaussures) que le membre pourtant amputé portait (V.S. Ramachandran et W. Hirstein, 1998 ; F. Staub et J. Bogousslavsky, 2005).

Certes, le rôle de la perception visuelle est indéniable pour la rééducation de l'activité cérébrale, mais la proprioception et le toucher ont aussi leur importance comme le confirment les travaux des neurologues à cet endroit. Ainsi, dans un premier temps les mouvements du membre présent étaient filmés, les images inversées et projetées dans un miroir de sorte que le sujet voit un membre en mouvement à la place du fantôme. Cette vision permettait une réorganisation de l'activité cérébrale faisant disparaître la douleur et permettant à l'aire corticale correspondante de reprendre une dimension normale (Cf. en France, les travaux de A. Sirigu et de l'Institut des sciences cognitives de Lyon). Pourtant, avec la « réalité virtuelle » et les expériences menées par C. D. Murray (cité dans J. Rollot, 2006), les mouvements du membre sont créés grâce à des capteurs placés sur le membre opposé : les résultats sont meilleurs parce que, « dans la réalité virtuelle les actions [contextualisées] sont dirigées vers des objets²² ».

Cette possible rééducation de l'activité cérébrale tend à confirmer la plasticité du cerveau et l'existence d'un schéma corporel, également plastique. Les résultats des travaux sur l'appareillage prothétique, toujours dans le cas de membre fantôme, vont dans le même sens : la fréquence d'apparition du membre fantôme peut être réduite par le port et l'usage d'une prothèse ainsi que l'indiquent J.-M. André, J. Paysant, N. Martinet et J.-M. Beis (2001).

Actuellement des travaux comparés en primatologie et neurosciences humaines comme ceux de A. Maravita, C. Spence, J. Driver (2003), permettent aussi d'argumenter en faveur d'une extension du schéma corporel à l'outil. Lorsqu'un singe devient habile à manier un bâton pour attraper de la nourriture éloignée de lui, les neurones de l'aire réceptrice visuelle répondent à des stimuli proches du bout de l'outil. A. Maravita et A. Iriki (2004) parlent alors de « *process of internalisation* » communs aux macaques et aux humains. Toutefois, alors que les singes supérieurs ont besoin d'un entraînement avant que les outils ne soient incorporés, il semblerait que, chez l'être humain, cette incorporation soit le fruit d'une « machinerie » neuronale déjà présente à la naissance, ou peu après.

La notion de « schéma corporel » n'est pas à l'abri de toute critique. Elle présente du moins l'avantage de ne pas réduire au seul cerveau et à sa neurophysiologie l'ensemble des

¹⁹ A. Gras et G. Dubey, 1996, p. 122.

²⁰ p. 204.

²¹ p. 192-193.

²² J. Rollot, 2006, p. 109.

phénomènes que nous souhaitons analyser. Elle permet aussi d'affiner la description du processus d'incorporation et, par conséquent, de pousser l'analyse plus loin que la notion d'ajustement, utilisée par C. Bessy et F. Chateauraynaud (1993) et reprise par M. Winance (2007), ne le permet.

Posés en termes anthropologiques, les travaux de A. Maravita et A. Iriki (*ibid.*) questionnent la co-évolution des habiletés intellectuelles et de l'usage des outils et de la technologie qu'avait déjà soulignée A. Leroi-Gourhan, et la nécessité humaine de s'allier à un monde matériel. F. Sigaut (2007) précise le propos : ce n'est pas parce qu'il y a le geste qu'il y a l'outil, mais parce que l'outil a été selon notre vocabulaire incorporé, que le geste est rendu possible :

il va maintenant de soi que les techniques du corps ne peuvent pas se définir par l'absence d'outils [...] même lorsque l'outil n'est pas présent matériellement, il l'est virtuellement, dans le processus (pré-)historique qui a donné naissance au geste. [...] Le récipient est présent dans la jointée et l'arme dans le poing²³.

Ainsi dès qu'il est question de culture matérielle, on en revient à la thématique schilderienne de l'incorporation. Un perchiste n'est pas un perchiste nu qui utilise des objets qui lui sont extérieurs. En prise directe sur ces équipements, sa synthèse corporelle se dilate et sa sensori-motricité les englobe. Il est un « perchiste-avec-ses-équipements », y compris en percevant la prise de la perche sur le sabot et la dynamique du décollage qui s'ensuit. Il l'appréhende par la perception du sabot à la pointe de la perche, par proprioception et par perception vestibulaire – par l'intersensorialité du « sens du mouvement », écrirait A. Berthoz (1997), coordonnée par cette formidable machine à anticiper les conduites sensori-motrices qu'est le cerveau.

Les couplages et découplages sujet/objet ou le jeu des identifications

Les rapports de couplage et de découplage avec les objets incorporés qui viennent en étayage des conduites sensori-motrices s'inscrivent dans les identifications du sujet au sens étroit du terme²⁴. Dans la mesure où le joueur ou la joueuse de tennis fait corps avec sa raquette et ses « tennis », il/elle s'identifie à ses équipements. Le soldat s'identifie à ses armes, et le conducteur à sa voiture, à proportion de leur incorporation et de l'apprentissage, parfois très long, que l'usage de ces objets présuppose. C'est ainsi que les humains peuvent être humain-revolver, humain-vélo, humain-raquette, humain-guitare, humain-batterie, le temps de l'action.

Certaines approches ont tendance à suggérer que l'objet puisse se transformer en un organisme ou que le sujet puisse devenir un objet matériel : il semble inconcevable que l'un ne prenne pas l'ascendant sur l'autre au point de lui communiquer ses propriétés. Dans les domaines de recherche à fort positionnement politique (par exemple en sciences sociales, en sociologie du travail, dans les *gender studies* – notamment avec la notion de cyborg²⁵), la transformation de l'humain en machine devient un argument de démonstration de l'aliénation de l'homme, tandis que la transformation de l'objet en organe devient la preuve de la liberté humaine retrouvée, et de sa domination sur le monde matériel. Or – nous en avons discuté plus haut – seule la perception se déplace et investit la matière grâce à la plasticité du schéma corporel et à la plasticité du cerveau. Faire le constat d'une incorporation ne nous conduit pas à penser que le résultat de ce processus puisse donner naissance à un nouvel organisme. En outre, loin de nous l'idée qu'une incorporation soit définitive et qu'il soit par conséquent possible de

²³ F. Sigaut, 2007, p. 25.

²⁴ Sur ce que nous entendons par « identifications » dans leur rapport au sujet, voir chapitre 3 dans le présent volume.

²⁵ Cf. D. Haraway (1991).

définir un sujet une fois pour toutes, au seul motif de telle ou telle incorporation. En revanche, il est indéniable que l'incorporation est constitutive de ce qu'est un être humain à un moment donné, et que c'est en partie par le truchement de la culture matérielle incorporée qu'il se construit sur la durée. C'est également par le truchement de la culture matérielle incorporée que se construit la culture définie comme partage.

Un hors sujet pour l'ethnologie ?

J. Candau (2000) estime que « l'hypothèse principielle de l'anthropologie » est « celle d'un partage possible par des êtres singuliers d'une expérience du monde²⁶ ». Le partage étant à la fois ce qui rassemble et ce qui sépare, il importe, pour le chercheur, de travailler « le moment où se nouent les liens entre individus, ou lorsque ces liens préexistent, le moment où ils se dénouent. En bref, il faut essayer de comprendre ce moment particulier, singulier, où le social, le culturel, naît, se donne à voir, ou, parfois, meurt, s'anéantit²⁷ ».

Ce point de vue invite à accepter l'idée que le social naît du partage d'expériences singulières éminemment corporelles. Constaté ce partage ne retire en rien l'intérêt qu'il y a à travailler à l'échelle des sujets, bien au contraire. En effet, ce partage participe à la co-construction des sujets et des objets. Inscrits dans des environnements matériels toujours diversifiés et parcourus d'intentionnalités, les sujets partagent avec d'autres êtres singuliers des objets matériels structurants. Ces sujets sont, de ce fait, faits du même bois. Les qualités de la culture matérielle, diversifiée, porteuse d'intentionnalité et structurante, font sens, que J.-P. Warnier avait proposé de qualifier, en 1996 (Communication, Colloque M&P), de « sens matériel ».

La contribution de J. Candau dans le présent ouvrage peut susciter des objections dans la mesure où celui-ci explique comment cadavres et médecins légistes se définissent mutuellement, les premiers prenant sens en tant que matière à travers des expériences sensorielles des seconds, qui, en retour, se construisent en tant que spécialistes des corps morts. En fait, le sens matériel, tel que nous l'avons évoqué plus haut, est éclairé de nouveau ici : la matière est bien structurante notamment en ce que ses odeurs et sa consistance déclenchent à la fois des émotions, des comportements, des représentations et un savoir-faire. Ces expériences, bien qu'elles soient toujours singulières sont créatrices de culture. Les médecins légistes pratiquent isolément les uns des autres et n'ont pas reçu de formation préalable commune dans ce domaine spécifique. Leurs rapports à la matière et les moyens de verbaliser ceux-ci ne font pas l'objet d'un apprentissage aux normes strictement définies. En revanche, les médecins légistes appartiennent bien à une même corporation et partagent bien des expériences semblables²⁸ en travaillant les cadavres, même s'ils n'ont que peu d'occasions de vivre ensemble cette culture. La démonstration de J. Candau prend ainsi à revers les études ethnologiques classiques qui tiennent que la culture ne peut émerger que de pratiques communes, dans un espace et un temps partagés.

Est-ce à dire que les médecins légistes ne puisent que dans leurs relations aux corps morts la source de leur savoir-faire ? Il ne le semble pas car ils travaillent avec d'autres personnes, dans des contextes institutionnels spécifiques qui sont autant d'éléments supports à l'élaboration de leur savoir-faire²⁹ et, par-là même, à leur construction en tant que médecins légistes.

²⁶ J. Candau, 2000, p. 46.

²⁷ *Ibid.*, p. 115.

²⁸ C. Moricot (2007) montre aussi, bien que de façon moins subtile, comment sont partagées des sensations au sein de la profession des pilotes d'avion, le collectif donnant sens au ressenti (p. 212) issu d'un rapport spécifique à des matières spécifiques.

²⁹ A un autre niveau, A. V. Cicourel (2002), en sociologue de la cognition, a illustré comment la production d'événements langagiers de type professionnel (entre médecins) est conditionnée par une formation initiale

En d'autres termes, et pour aller plus loin encore, la culture matérielle est engagée dans l'action et fait donc partie des rapports de pouvoir sous la forme de ce que M. Foucault nommait des dispositifs. Son étude de la prison (*Surveiller et punir*, 1975) montre à quel point les matérialités de la surveillance et du contrôle, tant pour le détenu que pour le surveillant, s'inscrivent dans le gouvernement de soi et des autres. Celui-ci fait oeuvre de subjectivation au double sens d'action de soi sur soi et d'assujettissement. Les choses donnent matière à politique comme l'illustre un collectif sous la direction de J.-F. Bayart et J.-P. Warnier (2004). Dans l'ouvrage en question, nous avons voulu montrer que les dispositifs ne caractérisent pas seulement les technologies les plus directement liées au pouvoir exercé sur les corps (à l'école, à l'armée, dans l'administration, dans les prisons), mais qu'on les trouve également dans toutes sortes de situations d'interaction entre les sujets (la vente dans un Relay Hachette, l'exploitation des gisements diamantifères en Angola, la danse au Cameroun, la fonte du fer dans l'Afrique ancienne, ou la production de meubles chinois à Paris). Si, comme nous le pensons, la culture matérielle est impliquée dans l'action et dans les processus d'identification des sujets, elle médiatise ce que M. Foucault nommait des gouvernementalités subjectivantes qui, en s'adressant au sujet par son corps, s'adressent au sujet-et-ses-objets dans l'action.

On peut cependant opposer à cette vision du rapport entre technique d'objet et technique de soi le fait que M. Foucault, à partir de 1980, ait affirmé l'irréductibilité des techniques de soi aux techniques de production des choses, aux techniques de domination des hommes et aux techniques symboliques, ainsi que le souligne F. Gros³⁰. Nous ne nous aventurerons pas ici dans une exégèse complexe des écrits foucauldien et des raisons pour lesquelles un retour à G.W.F. Hegel l'a incité à affirmer la discontinuité entre l'usage des choses et le travail de soi sur soi. Il nous semble que la contradiction n'est qu'apparente, et qu'on pourrait faire valoir que toutes les techniques de soi mobilisent peu ou prou les conduites sensori-motrices à titre essentiel, que celles-ci s'étaient sur la culture matérielle également à titre essentiel, et que l'opposition entre technique de soi, technique d'objet et technologies du pouvoir est dès lors passablement factice. On passe de manière continue, et sans démarcation perceptible, de techniques qui ont pour finalité principale de se gouverner soi-même à des techniques qui ont pour finalité principale de façonner les choses ou d'agir sur les actions des autres – ces deux registres mettant en œuvre, à titre essentiel, des conduites sensori-affectivo-motrices étayées en culture matérielle.

Les principes des analyses qui précèdent sont transposables dans toutes sortes de contextes différents comme l'illustre l'ensemble des textes, reposant sur des ethnographies, de cet ouvrage. Exemple : J.-P. Warnier (2007 et 2009) analyse la manière dont un roi africain est, dans son corps, le réceptacle des substances matérielles ancestrales qu'il distribue à son peuple. La cascade de substances qui va du roi au plus humble de ses sujets est matérialisée par des récipients (le corps du « roi-pot », les enceintes du palais et de la cité, lesalebasses, bols à fard, cornes à boire, maisons etc. qui déploient le corps du roi dans l'espace). Dans ce royaume, les techniques du corps fonctionnent comme technologie du pouvoir, et la hiérarchie des humains est entièrement matérialisée. Il ne s'agit pas d'une métaphore corporelle, mais d'un réel constitué comme tel par la croyance des sujets et par des procédures de fabrication des substances (souffle, salive, sperme, vin de raphia, huile de palme, fard rouge) en substances ancestrales. Cette technologie du pouvoir s'applique là où les sujets se prennent comme objet de leurs propres actions. Elle identifie leur peau comme enveloppe plus ou moins pleine, plus ou moins solide, à un certain niveau de la hiérarchie, et à leur genre, masculin ou féminin.

commune. Sans cette connaissance d'arrière-plan, ancrée dans les manuels, la fréquentation des cours, les travaux de laboratoire qui sont autant de paroles et d'actions étayées par une culture matérielle, il n'y a pas de communication possible sur un problème médical donné.

³⁰ F. Gros, 2001, p. 505.

Le bilan de ce chapitre tient en six propositions. La première, c'est que les sciences sociales en général, et l'ethnologie en particulier, peuvent et doivent mettre la matière, ainsi que les subjectivités, au coeur de leurs analyses.

La seconde, c'est que, de H. Head et G. Holmes (1911) aux recherches contemporaines en sciences cognitives et en neurosciences, en passant par les travaux de Schilder, un vaste corpus de connaissances empiriques s'est mis en place, qui permet d'analyser les couplages et découplages des conduites sensori-affectivo-motrices avec les objets sur lesquelles elles s'étayent.

La troisième, c'est que les notions d'acteur et d'individu, opératoires dans les domaines de la sociologie qui les ont élaborées, ne suffisent plus à assumer l'héritage scientifique mentionné dans la deuxième proposition. La notion de subjectivité semble plus apte à prendre en charge les conduites sensori-motrices, les affects, et leurs investissements dans des matérialités mises en mouvement.

La quatrième, c'est que la notion de sujet, telle qu'elle a été élaborée par la tradition philosophique, jusqu'à certains excès de la phénoménologie compris, doit être mise en cohérence avec les connaissances en sciences de l'homme et de la société. Il convient de re-interpréter cette notion en faisant place aux dynamiques (à la subjectivation plus qu'au sujet), aux opacités et identifications multiples qui affectent ce processus.

La cinquième articule les trois propositions précédentes à la proposition foucauldienne que les processus de subjectivation/identification sont en prise sur des ensembles d'actions sur les actions des autres qui ont pour point d'application l'action du sujet sur lui-même, le gouvernement de soi. Une étude des conduites motrices étayées en culture matérielle met en lumière leur rôle médiateur dans les techniques de soi et les processus d'assujettissement. Il en résulte que techniques d'objets, techniques de soi et technologies du pouvoir sont étroitement articulées les unes aux autres. C'est ce qu'illustre la main de Schumann et son piano : un couplage ardemment désiré, construit, identificateur, se termina sur un échec et une réorientation des conduites et des identifications. Ici, l'objet fait si intégralement partie du sujet pendant un temps, et s'en détache si radicalement ensuite qu'il devient nécessaire de considérer cette séquence comme un processus qui, pour un temps, gomme la séparation entre sujet et objet, en fait une synthèse, pour défaire celle-ci à la suite de son échec. Ces gouvernementalités, en prise sur les subjectivités par conduites motrices et matérialités interposées, ont une dimension proprement politique.

Sixième proposition : la culture matérielle constitue une variable sociologique dans la mesure où elle est institutionnalisée. On en a des exemples dans les analyses de l'habitus de cour par N. Elias (1973, 1976) ou des habitus de classe par P. Bourdieu (1972, 1979), quelles que soient les nuances apportées par la suite à ces analyses par des chercheurs comme B. Lahire (1998), en rapport avec des univers matériels subjectivants. Ce sont des phénomènes de groupe, durables, récurrents, prévisibles, en un mot institutionnalisés. Ces univers matériels ont des effets de socialisation, de différenciation ou d'identification des sujets les uns aux autres au sein de l'institution. Par institution, il faut entendre un groupe ou une catégorie de personnes ou de registres d'action, inscrits dans la durée, caractérisés par un ensemble de règles de conduite et de pratiques suffisamment récurrentes pour être prévisibles et pour contribuer à façonner les sujets.